

# Édito

## Histoires d'objets

Farinaz Fassa, Cynthia Kraus, Fabienne Malbois

L'envie de faire un numéro qui réhabiliterait l'objet au sens non exclusif du terme (du godemiché à l'objet de connaissance) dans les recherches et les pratiques féministes est née du constat suivant : devant l'objet, les féministes se sentent tout chose. Ce qui est bien compréhensible, voyez toutes ces images et publicités, bref toutes ces représentations qui continuent à faire des femmes des choses. Mais, pourrait-on insister, l'objet peut-il vraiment ne renvoyer, pour les féministes, qu'à la figure de la femme-objet ? Ni plus, ni moins ?

### De la femme-objet à l'objet dans tous ses états

*Kò fanm pa marchandiz* ou «Le corps des femmes n'est pas à vendre». Sous le soleil d'Haïti, le slogan féministe des années 1960-70 n'a pas pris une seule ride. Il vient à propos détourner une image publicitaire pour la bière Prestige produite par la Brasserie Nationale<sup>1</sup> : gros plan, de derrière, sur les fesses d'une femme en string, de l'eau à mi-cuisses, tenant de la main gauche une canette fraîche de bière Prestige ; en arrière-plan, la mer que l'on imagine turquoise, idyllique ; au fond à gauche, une plage de sable blanc au pied d'une côte verdoyante. La scène se répète, plus près de nous et à quelques variations locales près : dans la publicité pour la bière suisse Feldschlösschen, la femme est tout simplement une métonymie de la boisson<sup>2</sup>.

On pourrait rallonger à l'infini la liste des femmes-objets : sexuels, bien sûr, plus précisément hétérosexuels, objets du-désir-masculin, mais aussi objets-marchandises. Et dans l'échange commercial, on peut encore distinguer entre la femme-objet direct de transaction (marché matrimonial), et la femme-objet «indirect», qui fait vendre des objets de consommation de

1. Haïti-Campagne contre la publicité sexiste, appel à boycotter la bière Prestige (e-mail reçu le 30. 11. 2004 de Enfofanm).

2. Cf. site de *La Meute suisse contre la publicité sexiste* : <http://www.lameutesuisse.ch/pages/pubs.htm>

toutes sortes (des voitures aux rêves). Dans tous les cas, la réduction des femmes au statut d'objet, passif, silencieux, le plus souvent dévêtu, mais avec le sourire, *please*, renvoie à l'appropriation collective de ces dernières par le groupe social des hommes. Une appropriation qui concerne en premier lieu leur corps, et les produits de leur corps, comme l'ont bien montré les féministes matérialistes, notamment au moyen de la notion de sexage (Guillaumin, 1992). Un corps instrumentalisé, donc, que Paola Tabet (1989) analyse dans les sociétés de chasse et de cueillette déjà. Dans «Les mains, les outils, les armes», l'anthropologue montre comment le corps des femmes lui-même est utilisé comme un instrument de travail par les hommes. La forme ultime de la domination de sexe, qui transforme le corps féminin en un objet utilitaire, peut se lire dans l'exemple de la barque utilisée pour aller pêcher au large : ici, le corps féminin qui sert à équilibrer l'embarcation devient une partie de l'équipement technique, ou de l'outillage.

Le corps marquant les femmes comme objet a donné lieu à une prolifération de discours féministes<sup>3</sup>, non seulement en tant qu'objet d'étude et d'interrogation, mais aussi comme thème central des revendications portées par les mouvements féministes de la deuxième vague. On le sait, les féministes y ont réclamé leur sexe, leur sexualité, leur ventre et plus généralement leur corps dans des slogans tels «Des enfants, quand on veut, si on veut», «Mon ventre est à moi», «Mon corps m'appartient» ou déjà, toujours et encore, «Mon corps n'est pas à vendre»<sup>4</sup>. Réclamer son corps, le droit de le posséder en propre, indique un déplacement : le corps passe du registre de l'être à celui de l'avoir. Ce déplacement semble caractériser le processus historique au cours duquel le corps s'est peu à peu dissocié de la personne, donnant naissance à l'individu moderne comme le retrace, par exemple, le sociologue David Le Breton (1990). Mais pour les femmes, posséder un corps ne semble pas encore chose faite : cela reste un enjeu de lutte. Car comme l'ont analysé nombre de chercheuses féministes, les femmes n'ont ni corps ni sexe : elles sont le corps, le sexe, tout entières, et seulement cela (cf. Guillaumin 1992 : 52). D'où la force de la revendication politique «Mon corps m'appartient» pour se ré-approprier le droit d'avoir un corps, pour être une personne, c'est-à-dire un individu qui n'est plus son corps, mais qui en possède un<sup>5</sup> – autrement dit un sujet.

Le refus de la femme-objet, dont est imprégnée toute la question du corps et de sa réappropriation, est emblématique du rapport tendu sinon impossible entre féminisme et objet. Ce refus présuppose un rejet de l'objet tout court, comme si le monde et le langage de l'objet ne pouvaient signifier, pour les femmes, que dépossession, appropriation, domination ou

3. Cf., p. ex., deux *readers* féministes édités par Price et Shildrik (1988) ; et Welton (1998).

4. On peut aussi citer l'ouvrage classique, *Our Bodies, Our Selves*, édité pour la première fois en 1976 par le *Boston Women's Health Collective*, et réédité récemment.

5. Cette revendication fut portée par d'autres groupes tels les Noirs, les personnes avec des handicaps physiques qui, tout comme les femmes, ne peuvent pas ne pas être (sans) corps comme l'homme transcendantal blanc bourgeois.

encore déshumanisation et marchandisation du corps sujet humain. Là où foisonnent les non-humains, machines, techniques ou technologies, les hommes puisent un supplément d'être – comme on peut le lire dans les travaux d'André Leroi-Gourhan (1964; 1965) qui montrent que les machines, parce qu'elles incorporent un ou plusieurs gestes, sont des dispositifs qui extériorisent et amplifient l'humain. Quant aux femmes, leur instrumentalisation semble se redoubler face à l'objet – voir l'exemple de la barque. Tout se passe comme si elles couraient le risque de se transformer en objet matériel – la chose comme négation de soi – ou, ce qui revient au même, d'être réduites à n'être qu'un corps-objet, à savoir une chose dont autrui peut user, qu'il peut posséder.

Le rejet de l'objet n'est pas le propre du féminisme ; il marque les catégories fondamentales de pensée et d'action en Occident (cf., p. ex., Dagognet, 1989). On peut penser à toutes les expressions négatives qui inscrivent l'objet, la chose, l'instrument ou la machine dans le registre de l'indésirable : chosifier, réifier, instrumentaliser, machinal, mécanique. Mais l'objet place les féministes devant un dilemme singulier : si la femme-objet incarne « l'objet type » du féminisme, est-ce à dire que la libération des femmes sera sans objet... ou ne sera pas ? En d'autres termes, l'émancipation des femmes doit-elle, idéalement, mener à un monde sans objets ? Le sujet devrait-il remplacer totalement l'objet ?

L'objectif de ce numéro est à la fois ambitieux et mesuré : il se veut une occasion de réfléchir sur les « bons objets » – des objets non pas « neutres », bien sûr, mais des objets de toutes sortes, dans tous leurs états. D'où notre question centrale : comment faire du féminisme *avec* objets ? Plus précisément, il s'agit de déplacer le questionnement féministe : de la femme-objet à l'objet tout court. Ou pour le dire autrement, l'objet permet-il de redessiner l'objet du féminisme ? À ces questions difficiles, ce numéro ne prétend évidemment pas répondre définitivement. Par contre, nous suivrons avec plaisir les différentes autrices se parler d'objets par article interposé. Au fil de la lecture, nous devrions entrevoir non pas la fin de l'objet, mais la possibilité d'un monde meilleur, humain mais « pas trop », dans la mesure où il comprendrait cette fois des entités faites de bric et de broc – ni dieux ni humains : machine, machin, truc, chose.

### Quel objet ? Quel sujet ?

« L'homme baise la femme. Sujet verbe objet. » C'est par cette formule lapidaire que Catharine MacKinnon (1991 : 124) résume l'appropriation sexuelle des femmes par les hommes, leur objectification. Pour Donna Haraway (1991), cette façon de concevoir la domination masculine a généré un phénomène que le patriarcat occidental lui-même n'avait jamais réussi à produire, à savoir une conscience féministe de la non-existence des femmes, si ce n'est comme objet du désir des hommes. Que l'on donne raison ou non à Haraway, elle n'en soulève pas moins un problème

fondamental : les hommes sont-ils vraiment toujours du côté du sujet, et les femmes de celui de l'objet ? N'y a-t-il pas d'autres manières critiques de faire jouer cette dichotomie classique ? Avons-nous toujours affaire à un sujet qui agit et un objet qui est agi ?

En traitant de la question de la pauvreté, en particulier de celle des femmes, l'article de Diane Lamoureux place la dichotomie sujet/objet sur le terrain de la lutte politique. Au premier abord, le « langage politique » de l'objet qui permet à l'autrice de saisir comment la pauvreté est une « situation » produite dans les rapports de domination patriarcale et capitaliste, paraît familier. L'objet sert en effet à conjuguer la réification, la chosification, l'objectification, le déni d'existence, la déshumanisation, l'instrumentalisation des femmes, du corps et des produits du corps des femmes et de leur force de travail. Ce registre de l'objet s'articule en négatif à celui du sujet. On y comprend qu'être un objet est synonyme de chose, d'inhumain, la négation du sujet en somme : être objet, c'est finalement ne pas être ou ne pas exister. Ceci suggère une autre dichotomie qui opère entre avoir et être : d'un côté, le registre de l'objet dans lequel les femmes, les pauvres, les femmes pauvres n'ont pas mais « sont eues » ; de l'autre, le registre de l'être, celui du sujet *masculin*, celui qui n'est pas encombré par un corps et qui peut être sans être réduit à un corps ou à un sexe. Car lorsqu'il a l'un ou l'autre, c'est précisément sur le mode de l'avoir.

Cependant, dans un deuxième temps, quand Lamoureux mobilise les catégories de l'objet et de sujet pour circonscrire des stratégies politiques de lutte, les dichotomies se mettent en mouvement. Lamoureux dessine deux types de lutte contre la pauvreté, l'une centrée sur les besoins, l'autre sur les droits. Dans le premier cas, les individus sont les objets de la politique, les femmes sont agies, objectivées ; dans le second, elles sont des sujets politiques, elles sont actrices, subjectivées. Aussi, en montrant que dans la lutte contre la pauvreté, il est possible d'adopter et de promouvoir un répertoire politique qui conduise à la production d'un sujet féminin, Lamoureux fait en quelque sorte mentir le fatalisme de MacKinnon : à l'intérieur d'un rapport de pouvoir, une position d'objet peut produire une position de sujet.

Notons que la possibilité de ce choix, être l'objet ou le sujet des politiques, est récent. Que les femmes soient l'objet d'attention des gouvernements ou des organisations internationales est en effet un phénomène assez nouveau, tout comme l'est d'ailleurs l'avènement historique, sous l'impulsion des mouvements féministes, d'un sujet « femme » – une notion qui a été mise à rude d'épreuve, on le sait, au sein de la théorie féministe. Le *Black Feminism* et les lesbiennes féministes, en particulier, ont montré l'hétérogénéité de la catégorie « femmes », les lignes de tension avec la race, l'âge, ou les pratiques sexuelles qui la traversent, et la question de son utilité comme catégorie mobilisatrice a été posée dans le cadre d'une politique de coalition (par opposition à une politique dite identitaire). Geneviève Fraisse tente précisément de prendre ses distances par rapport à ce

«sujet-femme», car pour elle le devenir des femmes est multiple, conflictuel, non identitaire et non substantivant. En formulant la notion de «devenir sujet des femmes», elle effectue un déplacement de la catégorie même de sujet: d'un sujet féminin universel, unitaire, stable, l'on passe à plein d'autres, à de multiples ou nouvelles figures de subjectivation, pour parler *queer*. Dès lors, il est possible de comprendre l'émancipation comme un mouvement de réappropriation ou de possession de soi-même, lequel forme la «condition objective», si l'on peut dire, du devenir sujet des femmes. Condition qui permet à certaines de faire des «choix d'objets» aussi problématiques que la prostitution: pour des sujets contemporains en devenir, il peut y avoir des positions d'objets, ou des objectivations, viables.

En suivant Fraisse, il apparaît clairement qu'être sujet ou être objet, ce n'est pas si simple, et le plus souvent, c'est les deux à la fois: sujet et objet. En tout cas, il n'y a pas que des sujets dans l'émancipation des femmes. Il y a aussi des positions d'objets, la position de femme-objet bien sûr. Mais que penser de l'instrumentalisation, quand les femmes servent à autre chose qu'à leur propre fin et deviennent des moyens? Par exemple quand, «femmes-signes», elles servent à (faire) parler de l'immigration en France ou de la guerre en Afghanistan, comme dans les «affaires» du voile et de la *burqua*. Contre toute attente et même si la position d'objet reste, semble-t-il, peu désirable, on commence à se demander s'il ne pourrait pas y avoir pire pour les femmes que d'être instrumentalisées: ce serait d'être un sujet absolument autarcique, souverain, universel, autant dire autiste, totalitaire et idéalisé. Ceci semble d'autant plus vrai lorsque Fraisse conclut son article en donnant la réplique à Lévi-Strauss et montre des femmes-signes qui, de leur position d'objet, se mettent à parler, à agir, à faire histoire – mieux à objecter! Une fois encore, un objet qui objecte, n'est-ce pas une position plus enviable, sinon plus viable, que celle du sujet «maître de soi et du monde»?

En démultipliant les positions d'objet, Fraisse permet donc d'envisager que les figures d'objet n'anéantissent pas nécessairement les possibilités de subjectivation. Et s'il est bien vrai qu'il existe des formes d'objectivation viables pour des sujets en devenir, des positions à partir desquelles il devient possible de revendiquer un devenir de sujet, encore faut-il pouvoir les reconnaître comme telles. Ce qui n'est pas si évident, tant il paraît difficile d'identifier une situation d'objectivation et de pouvoir affirmer qu'elle a vraiment eu lieu.

C'est du moins ce que montre l'article de Jennifer Saul, qui s'interroge: quand les hommes consomment du matériel pornographique, objectifient-ils réellement les femmes? Pour répondre à cette question, Saul quitte le langage de la philosophie de la conscience au profit de la dichotomie personne/chose, et analyse en profondeur le problème de la personification – le fait de traiter les choses, des bouts de papier par exemple, comme des personnes. Ce phénomène est intimement lié à la question de

l'objectification : il est à la source des arguments anti-pornographiques d'un certain nombre de féministes, dont Catharine MacKinnon. Donnant à la pornographie, représentations matérielles de corps féminins absents, une digne place de chose, Saul se trouve en mesure d'interroger son rôle dans la satisfaction du désir sexuel masculin et de le comparer à un autre objet, intermédiaire entre les corps et les plaisirs. Il s'agit du vibromasseur, qui peu à peu se substitua au doigté des médecins dans le traitement de l'hystérie et qui investit, au début du XX<sup>e</sup> siècle, les espaces domestiques. De la réflexion de Saul, il résulte qu'on ne peut dire des hommes qu'ils usent de la pornographie comme d'une femme, à moins d'avoir déjà admis que les femmes ont pour unique but la satisfaction du désir masculin, c'est-à-dire avant d'avoir postulé que celles-ci étaient des objets, et rien d'autre.

### L'objet de A (comme art) à X

Au sortir de ce petit exercice de déconstruction, il apparaît que les contours de la femme-objet ne sont plus aussi clairs et nets. En effet, puisque les positions d'objets sont multiples, puisque à partir d'une position d'objet il est possible d'objecter, voire d'amorcer un processus de subjectivation, cette figure finit par perdre de sa force performative, de son pouvoir de contestation politique. Que devient alors le corps dans l'appropriation économique ou sexuelle? Plus simplement un objet, cela est certain. Peut-être alors un corps qui ne serait ni sujet ni objet, mais à l'intersection des deux?

C'est que ce suggère l'article de Rachel Mader et Nicole Schweizer, qui retracent la genèse de l'histoire de l'art féministe. Dans cette discipline encore récente, le corps féminin et sa représentation furent, dès le départ, au cœur du champ de bataille. Des nombreux déplacements que ce nouveau champ a impulsés dans l'histoire de l'art en général, il en est un, crucial, qui a pris place dans les espaces publics devenus pour un instant artistiques. En effet, dans le «Body Art», ou l'art de la performance, le corps féminin et féministe de l'artiste s'est joué du système de représentation lui-même : il a exposé le dispositif du spectacle, et, surtout, il a souligné l'arbitraire entre le corps et sa représentation. Ainsi, le corps fait art montre que le corps, le corps des femmes, n'est toujours et déjà que représentation, que performance, qu'une copie sans original.

En somme, les artistes féministes, telle Valie Export transformée en *peep-show* ambulante dans les rues de Vienne, viennent nous rappeler qu'il n'y a pas de corps en soi, ou, comme le dit Monique Wittig (2001), que la domination de sexe forme l'esprit tout autant que le corps. Car s'il y avait un corps authentique, comment pourrions-nous comprendre qu'aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, les médecins craignaient une «mutation de genre» des corps des masturbateurs et des nymphomanes, pensant que la pratique du plaisir sexuel en solitaire viriliserait les femmes et efféminerait les hommes?

Pour endiguer, parfois avec des effets contraires, la transgression des identités sexuées qui opérerait au travers de l'auto-excitation des corps, il fut mis en œuvre toute une série de technologies de répression. C'est l'histoire de ces pratiques technico-discursives de pouvoir – l'intimidation, la surveillance, les ceintures et les harnais, ou encore l'ablation du clitoris – qu'esquissent Elsa Dorlin et Grégoire Chamayou dans leur article. À travers le récit des multiples arts de contraindre les corps et des infinies tentatives mises en œuvre par les onanistes pour les détourner, il nous est montré des manières de former des sujets, ainsi que des plaisirs sexuels (Foucault, 1976). Les processus d'assujettissement (Foucault, 1975) étant médiatisés ici par des technologies, il ne serait pas faux d'en conclure que *l'objet créa la femme* – hystérique, nymphomane, etc. mais aussi rebelle, puisque les trucs et les machins lui permettent de refuser une sexualité toute tournée vers la procréation.

Les non-humains peuvent donc participer de la production des corps sexués. L'on retrouve ici l'une des questions centrales (cf. *Le Parcours* de Madeleine Akrich) que traitent les chercheuses féministes du domaine STS<sup>6</sup> (Sciences, Techniques et Société). Dans la façon dont les études STS reconnaissent aux objets la capacité d'être actifs, de médiatiser les rapports sociaux, et parfois de les pérenniser, on pourrait lire l'approfondissement et l'aboutissement des intuitions d'Erving Goffman (2002), quand il montrait que dans l'usage des toilettes publiques, dont l'organisation spatiale et physique incorpore la division entre les sexes, du genre était produit.

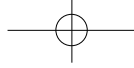
### Pour du féminisme avec objets

Ayant pris l'objet comme fil conducteur, les articles du *Grand Angle* suggèrent tous à leur façon qu'il est possible de faire du féminisme avec objets. En plus d'avoir montré que les non-humains font et défont les humains, participent des processus de subjectivation, ils ont effectué un certain nombre de déplacements que nous aimerions souligner. Non seulement ils ont repensé les notions de sujet et d'objet, la dichotomie qui nous permet de saisir les rapports sociaux, mais ils ont également interrogé les termes qui disent les processus de domination et les rapports de pouvoir – l'objectivation, l'objectification, la réification, la chosification, l'instrumentalisation, l'assujettissement. Néanmoins pour suivre l'objet dans tous ses états, il a fallu d'abord quitter le registre moral et voir en l'objet plus que la négativité du sujet. Il a aussi fallu voir dans le sujet femme quelque chose d'autre qu'un sujet unitaire, substantivant et identitaire.

---

6. *L'Engendrement des choses*, édité par Danielle Chabaud-Rychter et Delphine Gardéy (2002), propose une très bonne présentation du domaine, en particulier de la question des techniques et des identités sexuées et, parmi les publications les plus

récentes, on peut aussi se référer au numéro que les *Cahiers du Genre* ont consacré en juin 2003 à *La distinction entre sexe et genre. Une histoire entre biologie et culture* (N° 34).

**Édito**

Grand angle | Champ libre | Parcours | Comptes rendus | Collectifs

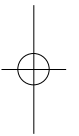
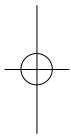
Histoires d'objets

Farinaz Fassa, Cynthia Kraus, Fabienne Malbois

Finalement, de la réhabilitation de l'objet, il émerge un plaisir, celui qui consiste à interroger les catégories du sujet et de l'objet, à les pervertir en les re-combinant, en les ré-interprétant et en les travestissant. Et puisque nous restons devant l'incapacité de ne pas les utiliser (on l'aura compris, la difficulté de ne pas pouvoir « faire sans » ne veut pas dire se contenter de « faire avec »), il est bien possible que, pour pouvoir faire du féminisme avec objets, il soit nécessaire d'abandonner la figure de la femme-objet et de nous tourner vers d'autres figures qui redonnent leurs (justes) places aux objets de toutes sortes : de la contrefaçon à la camelote en passant par le produit, la marchandise, la babiole, le simili ou encore le toc (cf. Dagognet, 1989). Les histoires féministes de ces drôles d'objets restent à raconter. Et en espérant qu'elles le soient bientôt, nous vous proposons en avant-goût cette histoire drôle :

*Quand est-ce que Dieu inventa l'homme ?*

*Quand elle s'aperçut que le vibromasseur ne savait pas danser.\**



---

\* Plaisanterie rapportée par Maines (1998 : 122).

